

Au Sunside, le jazz s'écoute à la bougie

Mardi 3 janvier: aussi élancé, mince que sa carrière est joufflue, le pianiste Pierre de Bethmann inaugure les «concerts à la bougie» du Sunside, club de référence de la rue des Lombards, à Paris, qui seront répétés tous les mois. Dehors, la multitude braillarde qu'évoque assez cruellement Baudelaire dans son sonnet *Recueillement*. Le directeur, Stéphane Portet, voue, une fois par mois, son club à la sobriété énergétique: pas d'électricité, acoustique exacte, quelques bougies pour éclairer les lieux et des gourdes en guise de verres. Quand même: la sobriété aussi a ses limites...

Pas meilleur choix que celui de Pierre de Bethmann pour roder pareil pari. Élégance, toucher soyeux, doigté princier, rythme intérieur, le pianiste impose un discours d'une rare délicatesse sans rien forcer. Nulle frime, pas le moindre chantage à la virtuosité, Pierre de Bethmann tresse compositions personnelles et standards comme les poètes leurs fleurs du mal. Entre deux pièces, il parle avec une sorte de modestie gouailleuse. C'est si rare. On est dans le noir. Sept bougies pour sentier.

Curieusement, l'écoute, ni religieuse ni inquiète, simplement sincère, s'approfondit. C'est une expérience. Le club est rempli, non, il est habité. On découvre le piano en majesté, les amoureux se font des bisous dans l'ombre où les têtes chenuées rajeunissent. C'est très marrant et très risqué aussi. Echos de son der-

nier album, *Chaud-Froid* (Paradis Improvisé), échappées belles, standards à l'amiable, le récital va de l'avant, d'une étrange tenue. Dans le noir, on l'entend distinctement, l'écoute augmente avec le temps qui se tend. Invention du silence. Clair triomphe après chaque pièce.

Présence de la musique, présence du jazz, Bill Evans, Lennie Tristano, Michel Sardaby, Fred Hersch, les noms dansent dans l'ombre, sans jamais peser, simplement là. On songe simplement à l'idée de *présence*, au respect du clavier, ce déhanchement des rythmes, la gloire du timbre, et la pièce rêveuse, pianissimo, vers la fin, qui sculpte le silence. Duke Ellington jouait ainsi, ou Paul Bley et même Mingus au piano.

Mais personne comme Pierre de Bethmann, ce soir, dans un club plongé dans le mystère de la joie entre sept bougies, pour sauver la planète. Parce que, vol de papillon, coup spectaculaire ou geste gratuit, il s'agissait bien de ça, non? Naïf sans doute, mais véridique. Surtout au final, *Love for Sale* (de Cole Porter), que Pierre de Bethmann déjoue avec des intuitions harmoniques dignes des dieux et du noir de Soulages. A la bougie. ■

FRANCIS MARMANDE

PAS MEILLEUR
CHOIX QUE CELUI
DU PIANISTE
PIERRE DE
BETHMANN
POUR RODER
PAREIL PARI